

## Association franco-britannique pour l'étude de la culture russe

### Conférence « Je » et les autres

Aix-en-Provence, 16-17 mai 2008

Université de Provence

Dans l'analyse de « Je » et « les autres », sujet de réflexion du présent colloque, notre choix s'est porté sur Tchekhov, dont, depuis plusieurs années, nous étudions l'œuvre.

Au-delà de toute velléité partielle et subjective, et parce que nous venons de mener un travail sur les lettres du voyage que Tchekhov accomplit à Sakhaline, il nous a paru pertinent de scruter les relations que Tchekhov entretient avec les autres, lui, dont la personnalité reste encore une énigme à bien des chercheurs. D'autres exemples, sans aucun doute, abondent dans l'immense correspondance entretenue pendant de nombreuses années, mais la période à laquelle le présent exposé fait référence, assez courte, 9 mois, nous semble particulièrement féconde parce qu'elle montre un « Je », seul face « aux autres », quels qu'ils soient, ce qui lui arrive rarement, surtout pendant ces années de fièvre médicale et littéraire.

En 1890 Anton Pavlovitch Tchekhov (1860-1904) décide de partir à Sakhaline. Les raisons, ou plutôt racines de ce voyage particulièrement dangereux, sont intéressantes à plus d'un titre. Ce n'est pas la première fois que Tchekhov est éloigné des siens - rappelons brièvement qu'il le fut dès ses dernières années de lycée lorsque son père quitte précipitamment Taganrog pour Moscou et évite *de facto* la prison suite à la faillite de son commerce d'épicerie. Le jeune Anton, alors âgé de 16 ans, est ainsi une première fois, témoin de la confrontation qu'un « Je » peut être distinct « des autres » qui suivent le père à Moscou, le laissant seul au monde et sans logis puisque la maison familiale a été vendue.

Lorsqu'il part à Sakhaline, « Je » se retrouve pour la deuxième fois totalement isolé « des autres ». Mais cette fois-ci, la situation ne lui est pas imposée, elle est choisie, ce qui est d'importance dans le cheminement du « Je » face « aux autres ».

La première question que l'on peut se poser est d'ordre purement logique. Quelles raisons poussent un personnage récompensé, un « Je » reconnu - il a reçu le prix Pouchkine - à mettre de la distance avec « les autres ? » Plus précisément, un « Je » à quitter « les autres », avec l'entière conscience, *volens nolens*, d'aller à la rencontre, à la découverte d'autres « autres » ?

Les biographes ont cherché des réponses :

La première serait d'ordre médical : l'équipée à Sakhaline vient remplacer une recherche que « Je » avait décidé d'écrire après avoir terminé ses études médicales en 1884.

La deuxième peut être liée à plusieurs hypothèses :

Il s'agirait pour l'écrivain de fuir un amour malheureux ou sa famille devenue trop pesante, de se libérer tout autant de l'emprise qu'a Tolstoï sur les jeunes créateurs auxquels il appartient, Tolstoï apparaissant à cette époque, un impossible à atteindre. La fuite serait alors celle d'un « Je » qui se révolte contre « les autres », contre « L'Autre » plus précisément.

Une autre encore, tiendrait à l'impossibilité de concevoir le roman que « Je » a l'ambition d'écrire, à ses ennuis incessants avec « les autres », critiques littéraires qui, ne comprenant pas l'aspect novateur de ses écrits, lui reprochent son manque d'intérêt pour la vie

sociale, ou plutôt politique, de l'époque. « Je » sentirait ainsi confusément que l'indépendance défendue hors de l'effervescence idéologique est une position inconfortable.

La notoriété enfin a apporté au « Je » une inquiétude intérieure, la crainte de ne pas être toujours et encore parfait face aux « autres ».

La mort de son frère Nikolaï, enfin, confronte « Je » à la perte irrémédiable de « l'autre », alter ego dans la maladie. Rappelons qu'avant de partir à Sakhaline, Tchekhov a déjà eu onze hémoptysies.

Le genre inhérent aux lettres met en place une sorte de fiction du « Je » qui se raconte après un temps plus ou moins long, est dominé par son évolution intérieure, les marques de son approbation ou de son refus des valeurs étrangères. Écrire le voyage, en tant qu'auteur, narrateur et acteur, impose, en effet, une distance certaine pour observer le détail, noter la différence.

Ainsi, dès la première ligne de la première lettre, se trouve-t-on *de facto* devant le rapport du « Je » à « l'autre » ou « aux autres ».

Les lettres sont-elles alors simple journal où « Je » ne ferait que se mettre en avant et s'avèrent-elles « un commerce avec les fantômes », ce que pense Kafka lorsqu'on lui écrit ?

Il ne le semble pas. « Je » poursuit une sorte de dialogue fictif, une conversation *in absentia*, et, au delà de l'anecdotique, on assiste *in fine* plus qu'à la mise en scène de soi par soi, au jeu du narrateur omniscient qu'est devenu « Je » dont le point de vue subjectif entraîne le destinataire au-delà du non fictif.

## ▪ L'AUTRE AU SERVICE DE JE

Dans la première partie des lettres de Sakhaline, celles de l'avant-voyage - 20 février-21 avril 1890 (13 lettres), « Je » est dominant. Il prépare ce qu'il appelle avec humour « la guerre » et « bombarde » « les autres » de missives qui lui servent de faire-valoir. Car que serait-il s'il était dans la solitude la plus totale sans possibilité de témoigner ?

Centré uniquement sur lui-même, « Je » questionne, quête, instruit, demande des services, distribue les rôles et prend en otage « les autres » qui se résument à « Vous ». Ce sont des lettres de pure exaltation à l'idée de l'aventure qui attend « Je » et au sentiment non moins agréable qu'il a de laisser « les autres » dans les brumes moscovites. « *Je disparaïs* » revient comme un leitmotiv - Notons que Tchekhov emploie à plusieurs reprises le verbe « disparaître » qui se situe entre « le quitter » et « la mort ». Derrière les boutades accompagnant ce verbe, se cachent tout autant l'envie de découvrir, ici bas, « un monde autre » et la peur d'aller dans « l'autre monde »...

Cette démarche « Je » versus « les autres » est, en effet, à analyser avec plus de précision.

Derrière l'exaltation de « Je », satisfait, en effet, d'avoir gagné le rapport de forces sur « les autres » en maintenant son idée de voyage alors qu'ils lui recommandaient d'abandonner pareille folie. Il est aisé de percevoir l'angoisse de ce même « Je », pris à son propre piège et qui ne peut plus reculer devant le vide qu'organise en lui la démarche que « Je » accomplit. Car, qu'il le veuille ou non, il est « menotté » « aux autres » de Moscovie, bien qu'il s'en défende dans un processus d'individuation qui le sépare d'eux devenus source de souffrances. Ce départ reflète la quête déjà exprimée en 1888 dans une lettre adressée à Plechtcheev:

« *Je voudrais être un artiste libre [...] Mon saint des saints, c'est le corps humain, la santé, l'intelligence, le talent, l'inspiration, l'amour et la liberté la plus absolue, la liberté vis-à-vis de la force et du mensonge, où qu'ils se manifestent* »<sup>1</sup>.

Notons qu'il s'agit, cette fois, d'un « Je » impossible à atteindre dans son corps miné par la maladie et son esprit, miné lui aussi, par la mélancolie.

Tchekhov a le droit de ne pas se sentir libre : chef de famille devant l'incapacité du père à tenir son rôle, sa position est particulièrement ingrate pour qui devrait être sous les ordres du père selon les critères sociétaux en vigueur au XIX<sup>e</sup> siècle. La quête d'un « Je » est donc l'écho d'un narcissisme et d'un égoïsme salutaires.

En partant, Tchekhov délaisse provisoirement la médecine, la littérature et « tous les autres » pour laisser un témoignage unique dans l'ensemble de son œuvre. C'est ainsi que le livre *Ostrov Sahalin*, qu'il écrit en 1893, est le reflet des retrouvailles du « Je » avec la Russie profonde - il habite alors Moscou et n'a pas encore acheté la propriété de Melikhovo dont il parle « aux autres », pour la première fois pendant ce voyage. Le voyage participe ainsi à la reconstitution du « Je » hors de la médecine et de l'art - notons au passage que ce statut n'est pas une illusion puisqu'en tant que créateur, « Je » a déjà créé une réalité « autre ».

## • LES PARADOXES DE L'AUTRE

Le discours change dès le lendemain du départ dans les lettres du voyage proprement dit - 22 avril-11 juillet 1890 (40 lettres et deux télégrammes).

Le voyageur, en quête d'un ailleurs, témoigne d'un *topos* autre- de Moscou à la Manche de Tatarie - et d'un *chronos* autre tout autant. Les lettres sont ainsi le reflet d'un chronotope nouveau.

L'espace infini - rappelons que Tchekhov est un habitué des villes, Taganrog et Moscou -, alors qu'il s'enfonce dans l'immensité russe d'abord, sibérienne ensuite, se heurte à un emprisonnement continu : la cabine d'un vapeur sur la Volga pour cause de brouillard, une « *corbeille* » posée sur un tarentass, un équipage qui ne cesse de se casser dans la boue, et les relais où il attend.

Longtemps adversatif, boue, vent, pluie, neige - il suit la Vladimirka, la route des prisonniers politiques -, puis poussière, chaleur implacable, le *topos* ne devient récompense au centuple de la détermination à vouloir continuer, de la patience à attendre l'arrivée du beau dans une liberté retrouvée que lorsque Tchekhov parvient au Baïkal, le 20 juin après deux mois de traversée de la Sibérie, puis lors de la navigation sur le fleuve Amour.

En chemin, « Je » n'est qu'un orphelin, un abandonné qui perd ses racines - il ne reçoit aucun courrier des siens -, un expatrié nostalgique de sa terre natale et qui doit se reconstruire en territoire « autre » :

« *Lorsque je me rends compte que je suis séparé du monde par dix mille verstes, je sombre dans l'apathie. J'ai l'impression que je rentrerai à la maison dans cent ans* »<sup>1</sup>.

L'incarcération spatiale, oxymoron imposé par les conditions mêmes du voyage, déboussole « Je » au point que, le dépit aidant, elle lui inspire une réflexion qui mérite attention : « *Une femme à ma place aurait pleuré !...* »<sup>ii</sup>.

<sup>1</sup> Lettre à Plechtcheev, 8 octobre 1888.

Cette phrase ne signifie en rien un quelconque dédain pour l'autre - fût-il femme. Il laisse, en revanche, percer la part autre, féminine, et inhérente à chaque homme. Il est bon de rappeler que Tchekhov, médecin, aurait souhaité être psychiatre et qu'il est parfaitement au courant des découvertes psychiatriques de l'École de Vienne et des travaux de Charcot. Cette phrase sous-entend les larmes que Tchekhov ravale, en toute connaissance de cause, au fond de son âme.

Tout autant « Je » ne parvient plus, dans son désarroi, à penser que « d'autres », en l'occurrence les épouses des Dékabristes sont passées par les mêmes tourments que lui quelque soixante années auparavant lorsqu'elles allaient rejoindre leurs époux. L'histoire raconte que Marie Volkonski avait mis son piano dans ses bagages...

Le temps n'a pas moins d'effet sur « Je » :

*« Chez vous, c'est la Trinité, et chez nous, les saules ne sont pas encore en bourgeons ; la rive du Tom est sous la neige »<sup>iii</sup>.*

Mais ce temps joue tout autant le rôle d'aimant sur le « Je ». Attiré qu'il est par les horaires à respecter, Tchekhov ne cesse de considérer le retard qui lui ferait rater un vapeur et calcule, lettre après lettre, et dates à l'appui, le nombre de verstes à parcourir jour après jour pour être à l'heure au rendez-vous du bateau qui traverse la Manche de Tatarie. Le manquer rendrait le voyage à Sakhaline impossible à cause des conditions climatiques.

Le temps est alors chaos où passé, présent, futur se bousculent sans ordre aucun. L'aspect des verbes presque toujours unidirectionnels, n'obéit à aucune règle de mise en marche de la ligne narrative, ni d'une succession d'actions singulières indexées sur le temps, conformément à l'ordre du temps chronologique. Le temps s'étire, se rétracte, se rétrécit, se catapulte et se désintègre soudain en une autre dimension. Il n'est plus une entité objective, mais est devenu « autre » dans sa subjectivité et sa symbolique qui ne dépendent plus que de « Je ». La lettre s'écrit alors dans un espace-temps « autre », ce que Bergson nomme le « temps-longueur » et le « temps-invention ».

« Un temps-longueur » parce que la durée du voyage doit être intégrée, cet espace vide pendant lequel la vie de « Je » racontée est figée. Composée parfois en plusieurs étapes pour diverses raisons, la lettre devient alors un millefeuille, ce qui donne parfois une impression de décousu, « *de salade russe* » car chaque partie est le reflet d'un moment différent.

« Temps-invention » où la primauté de « Je » subsumerait le calendrier. Au contraire. Les lettres de l'épopée sakhalinienne sont toutes datées avec beaucoup de soin. Leur contenu, cependant, saute du coq à l'âne dans la narration des faits, enjolivant ou occultant les détails temporels selon le bon vouloir de leur auteur. Mais « Je » est atteint : il se sent souvent un *Homo Sachaliensis* ou *Votre Antoine* !, même si presque toutes les lettres, dont celles adressées à sa famille, sont signées « *A. Tchekhov* » ou « *Votre A. Tchekhov* », votre accentuant le lien qui rattache « Je » aux « autres ». Volonté d'être Tchekhov, d'être toujours et encore le même « Je » dans cet espace-temps « autre » : « *J'ai l'air d'un vagabond, mes traits disparaissent !* »<sup>iv</sup>

Après avoir dépassé les montagnes de l'Oural, « Je » perçoit un nouvel « autre » : l'homme asiatique, le juif, le Polonais exilé ou le prisonnier politique, chacun chargé d'une histoire différente, portent alors les éléments d'une étrangeté, d'une identité, d'une sensibilité « autre » qu'il faut à tout prix que « Je » envoie « aux autres » laissés en Moscovie. Lorsqu'on lit les lettres, on est surpris, par l'interrogation permanente de « Je » face aux « autres » rencontrés en chemin, dont il ne peut se retenir de parler « aux autres » laissés en Russie, qu'ils soient famille ou amis.

« Je » est alors pris entre deux mondes « autres », entre deux altérités de grandeur et d'importance différentes mais qui sont semblables dans leur entité géographique, historique, humaine, linguistique et philosophique. « Je » est dorénavant une médiatrice entre « l'orientalisme occidental » et « l'occidentalisme slave », deux concepts intimement imbriqués sur la terre sibérienne par l'histoire « des uns et des autres » lors de la colonisation.

Le rapport lexical n'est plus alors exclusivement « Je/Vous » mais tout autant « Je/Ils » - successivement les gens avec qui « Je » a affaire, principalement les voituriers, les passeurs de bacs, les marins, les militaires qui partagent son équipage, en fait, tous ceux qui se dressent contre lui.

La tâche se complique par le fait que l'on trouve aussi pendant cette période qui couvre 2 mois et demis, tout autant « Je/Nous », selon que « Je » se compte ou non au nombre de ceux qui font l'action et s'associe « aux autres » : « *Nous naviguons* ».

« Je/On » apparaît lorsqu'il se dissocie « des autres », et se traduit en langue russe par un indice verbal sur la troisième personne du pluriel qui exclut Tchekhov :

*« On a dit qu'il y avait une barque. On m'a donné des chevaux. On m'a donné une voiture »<sup>v</sup>*

S'y insère en grande quantité « Je/Tu », un tu collectif dès qu'il s'agit d'actions relevant de la survie de « Je » en milieu hostile, réalisé dans la langue russe par un indice verbal sur la deuxième personne du singulier qui inclut « Je », traduit souvent indifféremment par « tu » par « on » : -

*« De la vodka, il faut en boire... sinon tu deviens bête et tu t'affaiblis... Tu crois qu'il est encore midi, tu regardes ta montre... tu te poses dans un petit coin, tu dors ».<sup>vi</sup>*

« Je » tout seul ne revient qu'en cas de colère froide :

*« J'acquiesce rapidement et ensuite je dois voyager sur n'importe quel équipage... J'ai commencé par ne plus accepter... Si je refuse d'aller en télègue, si je m'obstine, infailliblement un attelage arrive... »<sup>vii</sup>*

Cette succession de « Je » versus « les autres », en ordre apparemment dispersé au sein de la même lettre, suit *in fine* un ordre linguistique implacable. « Je », bâti en premier lieu sur une antithèse grammaticale, devient de manière subtile, antithèse sémantique puis métaphysique qui prend tout son sens lorsque « Je », en proie à la solitude la plus totale, fait face à l'encerclement « des autres », ce qui a pour effet inattendu non de rompre cet isolement mais de l'accroître dans un jeu de symétrie des contraires, qu'elle soit environnementale :

*« En voyage il vaut mieux être seul, j'ai quitté les officiers qui m'accompagnaient, ils m'ennuyaient »<sup>viii</sup>,*

existentielle, où la vie :

*« Je suis vivant, je ne tousse plus »<sup>ix</sup>,*

et la mort s'affrontent à chaque instant :

*« Probablement la veille, Mère avait prié pour moi. Si je m'étais endormi, ou si la troisième troïka avait suivi de plus près la deuxième, j'aurais été mis en pièces ou estropié à vie. »<sup>x</sup>*

## ▪ JE COMME UN AUTRE

Une fois revenu chez les siens, « Je » retrouve « les autres », ceux de Moscovie et narre son voyage, lettre après lettre.

Même si « Je » retrouve sa place dominante face « aux autres » dans les lettres de « l'après-voyage » - 17 juillet-24 décembre 1890 (6 télégrammes de Sakhaline et 7 lettres, 3 télégrammes et 5 extraits de lettres à Moscou), même s'il s'agit du même « Je » physique, ce « Je » est entièrement « autre ».

Au cours du voyage, « Je » s'est bâti sur l'expérience de « l'autre » dont la différence ou l'éventuelle similitude a participé à la connaissance de soi. La simplicité et la misère du quotidien aux champs ou à la mine, le visage de l'homme de la terre ou celui d'un bagnard, et surtout le regard que « Je » porte à l'autre, représentent un retour aux sources, celles de la vie telle que l'a connue « Je » dans la brutalité de son enfance et qu'il a essayé d'oublier.

« Je » se fait désormais l'écho d'une éthique et d'une esthétique qu'il renvoie à celle d'une culture tout entière : la souffrance physique et morale endurée, le froid et la faim, la solitude, ont joué le rôle de *catharsis*, cette purification qui dans un mouvement de kénose, fait le vide en l'homme, le dépouille et peut l'ouvrir au mystère qui désormais l'habite.

« L'autre », celui de Transbaïkalie, de Bouriatie, de Sakhaline, a répondu à la seule quête d'émotions de « Je ». Il lui a suffi de voir le visage de « l'autre » pour se sentir encore plus responsabilisé à tout jamais dans le rôle du « Je » sujet. Il avait déjà témoigné par l'écriture de ce souci à son éditeur Alexis Souvorine avant de partir. L'interrogation persistait néanmoins en filigrane car le doute pouvait encore subsister :

*« Dans votre lettre, vous me dites que Sakhaline n'est utile à personne ni intéressant pour quiconque. Puisse cela être vrai ? Sakhaline est inutile et inintéressante à la seule société qui n'enverrait pas des milliers de gens et ne paierait pas pour les hommes qu'elle expédie là-bas. Sakhaline est un lieu d'insoutenables souffrances... Maintenant toute l'Europe sait, que ne sont pas coupables seulement les surveillants de prison, mais nous tous !... »<sup>xi</sup>.*

En chemin, « Je » a intégré la douleur d'un cœur qui saigne pour son pays. Russe jusqu'à la moelle des os, il ne supporte pas la vue du gâchis fait par les Russes, uniquement par des Russes :

*« Je suis allé à Vladivostok. Je ne dirai qu'une chose du littoral maritime et en général de tout notre littoral oriental avec sa flotte, ses problèmes et ses rêves de Grand Océan : une pauvreté criante ! Une pauvreté, une ignorance et une nullité qui peuvent conduire au désespoir. Un honnête homme pour quatre-vingt dix-neuf voleurs qui déshonorent le nom de Russe... »<sup>xii</sup>*

Dans les lettres, « Je » pose alors une problématique philosophique qui se construit jour après jour et où apparaît la *Weltanschauung* de Tchekhov, celle qui est désormais son *credo* et marque les personnages de la création tardive, celle de l'après-Sakhaline : la dénonciation de l'homme par l'homme, du mal contre le bien, la violence faite sous le couvert des institutions, l'absence de liberté.



Entre la lettre de « l'avant-voyage », 9 mars 1890, et celle de « l'après-voyage », 9 décembre 1890, toute deux adressées à Souvorine, son éditeur, propriétaire du journal *Temps Nouveau*, neuf mois ont passé, - le temps de la gestation d'un être humain.

« Je » était parti pour dénoncer le bague. Devant le Sinaï, « Je » dénonce l'humanité tout entière, y incluant « Je » et « les autres » :

*« Que notre univers est beau ! Il n'y a qu'une seule chose qui ne soit pas belle : nous. Comme nous avons peu d'équité et d'humilité !... Il n'y a pas d'équité, l'idée d'honneur ne va pas plus loin que « l'honneur de l'uniforme », uniforme qui sert habituellement d'ornement à nos bancs d'accusés... Il faut travailler et tout le reste peut aller au diable. Il faut surtout être juste, quant au reste, il s'ajoutera de soi. ».*<sup>xiii</sup>

L'analyse entre « Je » et « les autres » dans les lettres de Sakhaline contribue à une réflexion polymorphe sur la confrontation de l'altérité qui, loin de se réduire à quelques figures choisies dans l'environnement immédiat de Tchekhov, est abordée sous l'angle à la fois culturel, historique, épistémologique.

En neuf mois, « Je » est devenu « autre » : on assiste, dans ces lettres, à la naissance d'un artiste qui, désormais, développe une éthique et une esthétique hors des chemins balisés par ses contemporains et se démarque de toutes les influences, celle de Tolstoï en particulier. Le voyage a aussi permis à « Je » de décapiter l'Autre... :

*« Alors que la Sonate à Kreutzer a été un événement pour moi, elle me paraît maintenant dérisoire et dénuée de sens. Soit j'ai mûri pendant le voyage, soit je suis devenu fou. Allez donc savoir.... »*<sup>xiv</sup>

L'axe principal des lettres pivote alors autour de la notion d'évolution de « Je » face « aux autres », par rapport « à l'autre ». Dans leur tout insécable, les lettres de Sakhaline permettent l'émergence d'un « Je » différent qui n'est qu'un « autre », un « Je » qui n'est plus prisonnier de ses limites ou victime de blessures narcissiques mais définitivement ouvert « aux autres ».

Je vous remercie de votre attention.

Françoise Darnal-Lesn e  
Docteur en Slavistiques, 2008.  
[www.comprendre-tchekhov.fr](http://www.comprendre-tchekhov.fr)

<sup>i</sup> Lettre à Souvorine, Manche de Tatarie, 11 septembre 1890.

<sup>ii</sup> Lettre à la famille Tchekhov, Village de Yar, 45 verstes de Tomsk, 14 mars 1890.

<sup>iii</sup> Lettre à la famille Tchekhov, Tomsk, 20 mai 1890.

<sup>iv</sup> Lettre à la famille Tchekhov, Krasnoïarsk, 28 mai 1890.

<sup>v</sup> Lettre à la famille Tchekhov, Village de Yar, à 45 verstes de Tomsk, 14 mai 1890.

<sup>vi</sup> Lettre à la famille Tchekhov, Village de Yar, à 45 verstes de Tomsk, 14 mai 1890.

<sup>vii</sup> Lettre à la famille Tchekhov, Tomsk, le 16 mai 1890.

<sup>viii</sup> Lettre à la famille Tchekhov, Irkoutsk, 7 juin 1890.

<sup>ix</sup> Lettre à la famille Tchekhov, Village de Yar, 45 verstes de Tomsk, 14 mai 1890.

---

<sup>x</sup> Lettre à Maria Vladimirovna Kisseleva, au bord de l'Irtych, 7 mai 1890.

<sup>xi</sup> Lettre à Souvorine, Moscou, 9 mars 1890.

<sup>xii</sup> Lettre à Souvorine, Malaïa Dmitrovka, maison Firgang, Moscou, 9 décembre 1890.

<sup>xiii</sup> Lettre à Souvorine, Malaïa Dmitrovka, maison Firgang, Moscou, 9 décembre 1890.

<sup>xiv</sup> Lettre à Souvorine, Malaïa Dmitrovka, maison Firgang, Moscou, 17 décembre 1890.